

SI VOUS TENEZ À LE SAVOIR.COM

Arthur Ténor

SI VOUS TENEZ À LE SAVOIR.COM



ÉDITIONS DU MASQUE
17, RUE JACOB 75006 PARIS

ISBN : 978-2-7024-3290-7

© 2008, Éditions du Masque, un département des
éditions Jean-Claude Lattès

À Nathalie... toujours

PROLOGUE

Christophe Lubin est exténué. Cela fait des semaines qu'il ne dort plus, qu'il ne mange plus, qu'il ne vit plus... depuis qu'il sait.

Assis au bord du canapé, face à la télévision allumée mais dont le son est coupé, il marmonne comme un dément. Ses yeux rougis par l'insomnie, cernés de bleu par l'épuisement, inondés de larmes de détresse, paraissent encore espérer que l'inéluctable ne se produira pas. Sous le téléviseur, l'écran luminescent du lecteur de DVD affiche 19 h 56. Christophe Lubin se redresse lentement. Il lui reste quatre minutes à vivre. Quoi qu'il fasse, quel que soit l'ange, le saint ou le dieu qu'il prie, il va mourir. C'est écrit, prévu avec certitude. Pourtant, il n'a que trente-deux ans et ne souffre d'aucune maladie.

– Pourquoi ? Pourquoi ? gémit-il en se prenant la tête dans les mains.

Parce qu'il a tenu à le savoir, voilà la réponse. Dès lors, un épouvantable compte à rebours a com-

Arthur Ténor

mencé, celui d'un condamné à mort qui connaît le jour et l'heure de son exécution. Deux minutes ! À cet instant, son visage prend une nouvelle expression. Son regard fiévreux s'écarquille d'exaltation, tandis qu'un étrange sourire sardonique étire ses lèvres. Il va quand même contrarier celui qui a programmé à 20 heures précises l'heure de sa mort. Parce qu'il va avancer celle-ci de deux minutes.

– Il ne sera pas 20 heures, répète-t-il comme s'il avait déjà gagné la partie.

Il se lève, traverse le salon, ouvre la fenêtre puis l'escalade. Accroupi sur le rebord, il jette un regard vers le lecteur de DVD qui marque 19 h 58.

– C'est moi qui décide, moi seul ! s'écrie-t-il.

Il éclate de rire et se laisse tomber dans le vide. Curieusement, le générique du journal télévisé de vingt heures vient juste de commencer. En bas à droite de l'écran de télévision, un rectangle affiche l'heure exacte : 20 h 00. L'horloge du lecteur de DVD retarde donc de deux minutes. Christophe Lubin ne l'avait jamais remarqué.

1.

Une jeune fille en rose

Dans un bureau du commissariat, le capitaine de police Antoine Rochand bâille longuement, puis s'étire sur son fauteuil qui émet en écho un grincement de vieilles rotules. Il consulte sa montre, soupire.

– 20 h 10. Allez, j'en ai assez fait pour aujourd'hui, je rentre, décrète-t-il.

Il ferme à clé son tiroir de droite, remet un peu d'ordre sur son bureau, adresse un clin d'œil à la photo d'Elvis Presley, son idole, qui trône à gauche de l'écran de son ordinateur. La sonnerie du téléphone retentit au moment où il se lève, lui tirant une grimace d'agacement.

– Je ne suis plus là ! lance-t-il.

Sur le portemanteau, il attrape et enfle son blouson noir de motard. Indifférent à l'appel de l'important qui insiste, il noue une écharpe blanche, puis

remonte d'un geste sec la fermeture Éclair de sa carapace de cuir. L'appareil cesse enfin de sonner et le jeune officier affiche un air satisfait, comme s'il venait de remporter la dernière petite victoire de sa journée. La porte du bureau s'ouvre alors vivement, tandis qu'apparaît une de ses collègues en uniforme.

– Antoine, tu pourrais répondre! proteste la jeune femme. Je suis toute seule à l'accueil!

– Et moi, je ne suis plus là. Ça ne se voit pas? Tu m'as vu sortir à l'instant, j'ai dit bonne nuit à tout le monde...

– Arrête, s'il te plaît, je suis fatiguée moi aussi. C'est pour un suicide, rue Marcel-Carmet.

– Les suicides, c'est pas mon rayon.

– Il y aurait présomption de meurtre. La patrouille est sur place.

Contrarié, le capitaine reste songeur quelques secondes.

– Hubert ne peut pas y aller?

– Il est parti, Hubert.

– Merde! jure l'officier avec un geste rageur du poing.

– Eh oui, mon capitaine, il ne fallait pas rester alors que ce n'était pas obligé. C'est sur votre chemin, vous pouvez bien vous arrêter, juste le temps d'un petit constat et hop! vous êtes chez vous.

Antoine Rochand acquiesce avec résignation. « C'est beau quand même, la conscience professionnelle », pense-t-il, désabusé. Il s'empare de son

casque intégral et d'un sac à dos noir, posés sur une chaise près de la porte.

– Comment résister quand c'est dit avec un aussi joli sourire ? déclare-t-il en quittant le bureau.

En cinq minutes, il arrive sur les lieux où règne l'animation habituelle des soirs de faits divers : police, pompiers, gyrophares tournoyants, dames du voisinage en robe de chambre et bigoudis, curieux de passage, papy promenant toutou...

– À une minute près, je le recevais sur la tête ! grommelle ce dernier.

Le capitaine gare sa moto le long du trottoir derrière un des deux véhicules de patrouille accourus sur place. Un policier en tenue vient le saluer.

– Bonsoir, capitaine.

L'officier ôte son casque, serre distraitement la main de l'agent tout en considérant la façade de l'immeuble haussmannien plutôt cossu, où le suicidé habitait. Au bas, une mare de sang frais macule le sol. Des portières claquent, puis un bref coup de sirène incite les badauds à s'écarter pour laisser partir l'ambulance du 18 qui emporte le cadavre à la morgue.

– Quel étage ? demande Rochand.

– Le cinquième. Il n'avait aucune chance de s'en tirer, le pauvre.

– Ou le veinard. Je peux vous confier ça ?

– Bien sûr.

Le capitaine remet son casque intégral au policier, puis entre dans l'immeuble. Sur le palier du cin-